
Lettre posthume à un ami disparu

par
Ahmad Moatassime

*au Professeur Jacques Berque
mort à 85 ans le 27 juin 1995
dans sa retraite active des Landes
après plus d'un demi siècle
d'action et d'études orientalistes*

Nous nous sommes vus pour la dernière fois en Italie, au colloque international sur la pluralité culturelle, organisé au centre même de la Méditerranée, à Amalfi, au cours de la première semaine de mai 1995, par l'*Instituto universitario orientale de Napoli*. Tu étais accompagné, comme toujours, par ta femme, la jeune Giulia qui était pour toi plus que l'assistante scientifique attentionnée et la conseillère appréciée, la bien-aimée et légendaire "comtesse" et, sans aucun doute, le rayon lumineux le plus puissant de tes derniers jours. A l'ouverture du colloque, tu nous avais entretenu sur la "mère" Méditerranée, "émanation et aboutissement prospectif de l'interculturalité", dont tu avais fait ta patrie originelle, comme en témoignent tes *Mémoires des deux rives* (Seuil, 1989). En marge du colloque, tu m'as parlé de tes autres projets de recherche qui étaient encore immenses, comme si la roue fatale du destin ne devait pas s'arrêter. Tu avais accepté aussi, obligeamment, le principe de préfacier mon futur ouvrage et tu m'avais fait l'honneur de vouloir m'associer à un projet de film sur tes souvenirs, avec Marc Ferro et l'Institut National de l'Audiovisuel. Film qui ne verra pas le jour, ton décès étant survenu le 27 juin 1995.

Notre première rencontre remonte à 1964, au Collège de France où tu occupais la chaire des Sciences sociales de l'islam contemporain. Je t'avais alors présenté le résultat de mes tout premiers essais de recherche sur les deux rives: *Education et contrat social chez Jean-Jacques Rousseau* (sous la direction de Gabriel Bounoure), *Islam et réformisme musulman* (sous la direction de Roger Arnaldez). Depuis, tu m'avais accompagné sans faille dans toutes mes recherches doctorales en sciences de

Hiver 1995-1996

l'éducation, en sociologie politique et en sciences humaines et sociales, en tant que guide et membre de jury. J'ai ainsi appris de toi la pluralité méthodologique et le regard croisé sur différents contenus et diverses cultures. Une telle approche m'a certes desservi "professionnellement" comme tu me l'avais prédit à cause de l'étanchéité mutilante des "chapelles" universitaires. Mais la pluridisciplinarité ouverte à laquelle tu m'avais initié, m'a comblé intellectuellement et culturellement, par les remises en cause salutaires qu'elle enclenche, la rigueur scientifique qu'elle exige et la générosité humaine qu'elle implique. Pour tout cela, je te suis toujours reconnaissant et, à travers moi, mes propres étudiants qui, de Paris à Dakar, en passant par Tunis, Alger ou Rabat, portent désormais en eux, l'étincelle du renouvellement. Mais notre amitié, comme celle que tu portais à tous tes disciples, ne s'est pas bâtie uniquement sur une relation maître-élève. Elle s'est confirmée ensuite dans une véritable relation inter-universitaire "entre collègues". Nous avons ainsi pu coopérer à diverses publications collectives. Aussi notre entretien sur "l'islam en devenir", repris jusqu'ici dans d'autres revues, avait-il trouvé place tout d'abord dans un numéro spécial de la revue *Tiers-Monde* que j'ai dirigé (n° 92, octobre-décembre 1982). J'ai eu l'honneur ensuite de contribuer, avec d'autres, aux résultats de tes missions scientifiques sur la recherche et sur l'éducation qui avaient donné lieu successivement à deux publications de la Documentation Française: *Recherche et coopération avec le Tiers-Monde* (1982) et *L'immigration à l'école de la République* (1985). Enfin, avec André Miquel et d'autres personnalités, j'ai participé, après ton départ du Collège de France, à l'hommage collectif qui t'avait été rendu dans un ouvrage intitulé *Rivages et déserts* (Sindbad, 1988), avant de te retrouver à la Médersa Moustansirya de Bagdad en 1989, avec l'Université euro-arabe itinérante, autour d'un thème sur les influences universitaires réciproques: une page remarquable en a été publiée dans *Le Monde* du 20 avril 1989 et une émission en a été tirée pour FR3, le 18 septembre 1989. La liste serait encore plus longue si je devais citer tous les liens qui justifient ce témoignage venant du fond du cœur. Tes rendez-vous étaient toujours honorés, sauf celui du 29 juin 1995, où nous devions, avec l'Institut National de l'Audiovisuel, l'historien Marc Ferro, l'islamologue Michel Chodkiewicz, l'ethnologue François Pouillon et moi-même, réaliser un film de souvenir et de réflexions prospectives, en ton honneur, comme cela était convenu entre nous depuis longtemps. Ta mort subite le 27 juin, deux jours seulement auparavant, en a décidé autrement et nous a plongés dans le désarroi. Il est vrai que, ta vie durant, tu as toujours pris un chemin différent de celui où l'on t'attendait.

Tu es né, Jacques Berque, au sein d'une famille catholique, en Algérie, dans un milieu marqué par le destin de l'espace et du temps. Ce fut en 1910, au village de Frenda, non loin de Taoughzout, là où l'illustre Ibn Khaldoun, inventeur de la sociologie au XIV^{ème} siècle, rédigea ses célèbres *Prolégomènes*. Ton père, Augustin Berque, administrateur français des "Affaires indigènes", fut un érudit et un observateur attentif des sociétés arabo-berbères. Pour parfaire ton instruction, tes parents s'installeront à Alger. Tu partageras avec eux, outre les fins de mois difficiles, "un chétif appartement de trois pièces exigües sans

commodités". Tes études classiques, françaises et arabes, commencées à Alger, devaient se poursuivre à Paris après 1930, pour préparer une Agrégation. Or, c'est souvent "autour et en dehors des programmes académiques" que ton "adolescence se jeta sur ces nourritures avec rage". Et il t'arrivait même, à Paris, de t'"engouffrer dans le métro et d'y circuler indéfiniment, un livre sur les genoux". Mais, ton esprit critique était déjà aiguisé. A Alger, tu dénonçais "la médiocrité" ambiante et le système colonial. A Paris, la Sorbonne te "consternait" et ses "graves docteurs" te décevaient: l'un d'eux était un "cuisire" et l'autre un "dégénéré du lansonisme"... Tu avais donc opté, sans doute par dépit, pour un travail de terrain, comme administrateur civil au Maroc, alors sous Protectorat français depuis 1912. De 1934 à 1937, tu y as connu les campagnes les plus reculées où tu as été confronté à la rudesse des situations, et même entendu parler "de prisonniers morts au fond des silos à grain, ou disparus mystérieusement", à la suite sans doute de la résistance berbère à la pénétration coloniale, qui n'avait déposé les armes qu'au début des années 30. Et, de 1937 à 1939, muté à Fès, tu as découvert le raffinement d'une vieille cité musulmane, en même temps que la contestation nationaliste et la répression coloniale qui s'ensuivait. Ta conclusion était faite: "Ainsi, chaque dominateur met-il au point consciemment ou non son appareil de notions pour interpréter à son propre avantage la société dominée". Mobilisé sur ta demande en septembre 1939, tu connaîtras une période agitée sur plusieurs fronts, de l'Algérie au Maroc, avant de participer en 1944 à la conférence du Général de Gaulle à Brazzaville d'où tu as poussé jusqu'au Gabon pour y rencontrer en exclusivité Allal-el-Fassi, leader nationaliste marocain en exil. Avec la fin de la guerre qui semblait marquer une période d'ouverture, tu es appelé au Bureau politique du Résident général de la France au Maroc à Rabat. Tu avais alors proposé un train de mesures "à visée révolutionnaire", comme la réforme du paysannat et sa protection contre les appétits des colons, un enseignement de l'arabe plus substantiel, langue submergée alors par le seul français, enfin un rapprochement systématique avec le nationalisme et le syndicalisme marocains. Mais le doute ne tardera pas à t'envahir sur la capacité du Protectorat français à en assumer l'application, compte tenu de ses méthodes "lourdes, bornées, paperassières, confinées dans l'intrigue vieillotte et la bureaucratie éculée". Quant aux êtres et aux hommes qui ont croisé ton chemin au Maroc, quelques-uns, certes, "témoignaient d'une noblesse sans âge, d'une intégrité que rien ne pouvait salir". En revanche, certains gouvernants coloniaux te paraissaient manquer "de culture et de capacité à se renouveler" et, comme tu le diras en d'autres circonstances, atterrants par "la médiocrité des visages et des langages". Ainsi va-t-il par exemple de ce Cadi marocain, "personnage ignare et terrorisé" ou de cet Administrateur colonial français, "alcoolique précoce, fils de famille à particule, et médiocre des plus solennels". En un mot, tu avais conclu, après maints débats intérieurs, à l'incapacité du régime français du Protectorat de pouvoir conduire le Maroc vers son épanouissement. Cet acte de révolte contre le système t'aura valu, par mesure disciplinaire, un éloignement de Rabat au fin fond du Haut Atlas

Hiver 1995-1996

marocain, à Imintanout où on t'avait "relégué", comme Administrateur civil de seconde zone entre 1947 et 1953, dans l'un des postes de commandement les plus difficiles. Pour y arriver ou en sortir, il fallait, comme les premiers postes que tu avais occupés, utiliser le cheval ou "prendre place quelque temps sur un camion de bestiaux". Mais tu as su retourner la situation à l'avantage de tes administrés, au grand dam de tes "supérieurs" hiérarchiques: tu avais "fait ôter les fers qu'on bouloonnait aux chevilles des prisonniers récalcitrants", interdit la manière forte, réduit le nombre des prisonniers et désinfecté une aile de la prison que tu as transformée en école. Tu as su aussi retourner cette même situation à ton avantage en préparant une grande thèse, devenue célèbre, autour de la tribu des Seksawa qui t'"offraient à l'état résiduel un morceau de Maghreb non seulement précolonial, mais prédynastique". Mais tu quitteras le Maroc pour l'Égypte, comme consultant de l'UNESCO, dès 1953, presque à la même date que l'exil du Roi Mohammed V à Madagascar et la répression coloniale qui s'était abattue parallèlement sur le nationalisme marocain. Et, en 1955, par une heureuse ironie du sort, tu soutiendras ta thèse "marocaine" à Paris, presque en même temps que le retour de Mohammed V sur son trône et l'indépendance du Maroc pour laquelle tu fus un visionnaire prémonitoire. La rude vie marocaine et la pratique du terrain t'avaient permis ainsi de dégager "une sociologie en action" en t'offrant "une sorte de bissectrice entre la formation juvénile et l'expérience adulte". De ces réalités, tu avais "acquis une pratique inaccessible aux professeurs". Aussi, ta thèse sur les *Structures sociales du Haut Atlas* (Paris, PUF, 1955) t'ouvrira-t-elle les portes de la plus grande citadelle intellectuelle à Paris: le Collège de France où tu as été élu pour occuper, à partir de 1956, la chaire de l'Histoire sociale de l'islam contemporain, après Louis Massignon.

Néanmoins, cette élection comme Professeur au Collège de France, plus prestigieuse en fait qu'un banal magistère de la Sorbonne que tu avais critiquée comme étudiant, ne t'a point détourné de ta lutte légendaire. Certes, elle t'aura donné la dimension universitaire à laquelle tu aspirais légitimement. Et, à tout le moins, elle t'aura permis d'affiner davantage ta théorie phénoménologique avancée. Elle t'amènera, en définitive, à confronter les profondeurs de ton substrat culturel franco-maghrébin et le terrain de tes recherches initiales sur le monde arabo-berbère et musulman à d'autres espaces planétaires que tu n'auras cessé de fréquenter, labourer, étudier. Tant il est vrai que, pour toi, "être d'une terre, c'est la dépasser". Mais tu es resté un battant au sens noble du terme, alternant l'action et la réflexion sur tous les fronts et dans tous les lieux à la mesure de ton itinérance perpétuelle entre l'Orient et l'Occident. Tu fus de tous les combats tiers-mondistes. Tu as dénoncé les injustices, l'enlèvement de Ben Barka, l'impérialisme américain au Viêt-nam et en Amérique latine, l'occupation dramatique de la Palestine, le colonialisme français en Algérie... Car, tu "avais inscrit, dans la chair, des souvenirs trop brûlants" pour t'"accommoder d'une étude absentéiste". Même après ta retraite en 1981, tu as emporté dans tes Landes, en même temps que les chantiers de recherches inachevés, la force de ton utopie agissante. Tout le monde se rappelle la position vigoureuse que tu avais prise contre la

guerre du Golfe, en même temps que Michel Jobert, Jean-Pierre Chevènement, Edgar Pisani, René Dumont et d'autres... Dans une lettre inédite parvenue à la Conférence d'Athènes en novembre 1993, réunie pour protester contre l'embargo injuste qui frappe toujours les populations irakiennes, tu reconnaissais certes que l'Irak "avait, au nom d'un contentieux bien réel, qui opposait son pays au Koweït depuis l'époque ottomane, commis une erreur". Mais il n'en demeure pas moins vrai que pour toi, "l'ONU aurait dû traiter cette erreur par la négociation, plutôt que par les menaces et les mises en demeure infamantes, elle qui, sur d'autres occupations de territoire, s'était montrée et se montre encore patiente. Il est vrai que le contrevenant était cette fois un peuple arabe (...)" (*Le Monde* du 7 juillet 1995). Ce jugement se passe de commentaire à un moment où la tragédie bosniaque confirme la méthode, constatée par ailleurs, des "deux poids et deux mesures" des pays dominants. En se discréditant ainsi, ils ne peuvent plus justifier aux yeux du sud méditerranéen "les valeurs de tolérance" dont ils se piquent ou "la civilisation de l'universel" dont ils se réclament. C'est sans doute pourquoi, Jacques Berque, tu fus un "administrateur révolté, critique de la colonisation" avant d'être un universitaire non moins révolté et non moins critique, "utopiste" et "agissant", ce qui se reconnaît d'ailleurs dans toute la trame de ta recherche. Pour toi, en effet, "l'ampleur de l'embrassement, la multiplicité des angles de vue pouvaient seules (...) fonder l'étude d'une société". Tu nous a laissé ainsi une mine d'études et plus d'une vingtaine d'ouvrages aussi volumineux que substantiels, dont *Les Arabes d'hier à demain* (Seuil, 1960), *Le Maghreb entre deux guerres* (Seuil, 1962), *Dépossession du monde* (Seuil, 1964), *L'Égypte, impérialisme et révolution* (Gallimard, 1967), *L'Orient second* (Gallimard, 1970), *Langages arabes du présent* (Gallimard, 1974), *L'islam au temps du monde* (Sindbad, 1984), *Traduction commentée du Coran* (Sindbad, 1991), etc... "C'est un géant qui disparaît", un "Cheikh admirable" peut-on lire à la une de la presse arabe et maghrébine. "Pour nous avoir soustrait une présence amicale, il nous laisse une mine à ciel ouvert: une œuvre ardente et pressée, dont on n'a pas fini de tirer d'éclatantes traversées", écrira par ailleurs François Pouillon dans *Le Monde* du 7 juillet 1995.

Pour toi, Jacques Berque, le jeu des miroirs était déjà prémonitoire, comme tu l'écrivais dans tes *Mémoires des deux rives* (Seuil, 1989): "Pour autant que je me sois haussé à une telle tentative, si les échecs ne m'ont pas manqué, les chances non plus, ni les secours. J'en ai tiré de la variété nourricière du monde. Plus encore m'en ont dispensé les rencontres. Compagnons merci! Même si vous n'avez fait apparemment que passer, je vous garde pour toujours".

Nous aussi, Jacques Berque "Cheikh des deux rives", nous te gardons pour toujours, dans nos esprits et dans nos cœurs!

Ahmed Moatassime est universitaire maghrébin, ancien disciple de Jacques Berque.